

tion, il trouverait là un modérateur qui préviendrait les principaux inconvénients, de son inexpérience. Je ne puis m'empêcher d'ajouter ici que les jeunes gens qui, par les dispositions de leur caractère, auraient le plus besoin d'attendre un âge mûr pour former une entreprise agricole, sont ordinairement ceux qui sentent le moins ce qui leur manque sous ce rapport, et qui se défont le moins de leur capacité.

Si l'éducation modifie profondément les idées et les dispositions des hommes, les diverses carrières qu'ils parcourent dans la vie sociale tendent aussi à imprimer à l'esprit et aux habitudes une direction favorable ou nuisible aux succès en agriculture ; et comme il arrive assez fréquemment que des hommes d'un âge mûr forment le projet de s'adonner à la pratique de cet art, il ne sera pas sans intérêt de rechercher quelle influence peuvent exercer quelques-unes du moins des principales occupations de la vie, sur les dispositions d'esprit qui peuvent faciliter les succès agricoles, ou qui peuvent faire présager des revers. Je ne m'étendrai pas longuement sur ce sujet ; mais ce que j'en dirai sera puisé dans des observations assez nombreuses qui m'ont permis de fixer mon opinion sur ces divers points. On sent toutefois qu'il ne peut y avoir ici rien d'absolu, et que les dispositions naturelles de l'individu, ou d'autre circonstances apporteront de fréquentes exceptions aux données que je crois néanmoins pouvoir présenter comme généralement vraies.

Le commerce est une carrière dans laquelle les hommes acquièrent communément deux qualités bien essentielles aux succès en agriculture : l'esprit d'ordre et l'esprit des affaires ; et si d'anciens négociants ont très-fréquemment échoué dans des entreprises agricoles, je pense que cela est dû principalement à ce qu'il leur manquait l'esprit d'observation, c'est-à-dire, cette disposition que donne l'habitude d'observer les faits matériels, de les comparer entre eux, et d'en tirer des conséquences applicables à la pratique : un ancien négociant administre presque toujours bien, mais il cultive ordinairement mal, du moins dans ses débuts dans cette carrière.

L'industrie manufacturière se rapproche beaucoup plus de l'art agricole par les moyens qu'elle emploie : l'observation des faits matériels, la connaissance des effets mécaniques, l'art du commandement, c'est-à-dire, l'habitude dans les moyens d'obtenir l'obéissance des ouvriers et la bonne exécution des travaux, tout cela facilite singulièrement les opérations du cultivateur ; et comme l'homme qui aura obtenu des succès dans l'industrie manufacturière ne manquera cer-

tainement pas non plus de l'esprit des affaires ni de l'esprit d'ordre, je pense qu'il sera bien rare qu'il ne réussisse pas dans la carrière agricole.

L'étude des sciences naturelles familiarise bien les hommes avec l'étude et l'observation des faits ; et elle formera une bonne préparation pour la pratique de l'agriculture, lorsqu'un homme ne se sera pas concentré dans ces études, de manière à devenir en quelque sorte étranger aux idées et aux habitudes industrielles.

Il en est à peu près de même de l'étude des sciences physiques ; mais ici, plus fréquemment encore que pour le naturaliste, l'habitude de tout rapporter à des théories tendra presque irrésistiblement à entraîner l'homme dans une route funeste. Dans les sciences, on admet une théorie, parce qu'elle est plausible, c'est-à-dire, parce qu'on y trouve l'explication d'un certain nombre de faits qui s'y rapportent ; mais la science agricole est encore trop peu avancée pour qu'on puisse, sans les plus graves inconvénients, travailler ainsi par des déductions et des analogies, du moins sans s'éclairer sans cesse par l'expérience et l'observation des faits. Dans les sciences, lorsque l'application de la théorie est en défaut, on attend, pour en créer une autre, que de nouveaux faits soient venus éclaircir le point obscur, et il y a peu d'inconvénient à considérer la théorie comme établie, en attendant que de nouveaux faits aient servi à lui en substituer une autre : en agriculture, on se ruine en se laissant conduire par une fausse théorie ou par un principe trop généralisé, et l'on paie souvent fort cher la satisfaction d'obtenir de nouveaux faits. Le savant sera trop souvent disposé à accorder trop de confiance aux théories, tandis que dans l'état actuel de l'art agricole, celui-là seul obtiendra des succès, qui restera collé aux observations de la pratique, et qui mettra une extrême circonspection à généraliser les applications, par le rapprochement des faits qui se présenteront à lui.

Les études mathématiques, lorsqu'elles ont occupé une grande partie de la vie d'un homme, font contracter à l'esprit une habitude qui est peut-être ce que l'on peut rencontrer de plus dangereux dans la pratique de l'agriculture ; c'est celle qui dispose le cultivateur à placer trop de confiance dans les principes de la science et dans les résultats obtenus par des chiffres : le mathématicien ne sait pas douter, parce qu'il est habitué à marcher, appuyé sur des démonstrations et des certitudes ; tandis que pour le cultivateur, le doute doit se présenter à chaque instant, sinon relativement au principe, du moins sur l'application. Un habile cultivateur cherche sans doute à établir ses résultats *a priori* par des calculs ; mais il sait bien

quel degré de confiance il doit y apporter, et son esprit est toujours disposé à rectifier par l'observation et les résultats de la pratique, des calculs qui l'égareraient bien souvent sans cette perpétuelle défiance ; de même qu'un marin expérimenté, naviguant dans des parages, dangereux, ne se contente pas de relever fréquemment ses hauteurs, mais marche lentement, et toujours la sonde à la main. Les mathématiques pures ne donnent d'ailleurs à l'homme qui s'y livre aucune habitude d'observer et d'étudier les faits matériels : aussi je pense que les études de ce genre forment la plus mauvaise de toutes les préparations pour le succès dans une entreprise agricole. Quelques personnes frappées de plusieurs faits qui justifient cette observation, ont dit que les mathématiques faussent le jugement : cette idée est elle-même très-erronée ; mais il serait plus exact de dire qu'elles font contracter à l'esprit une raideur scientifique qui se concilie mal avec la souplesse qu'exige la pratique de l'art agricole. Je suis certes bien éloigné de proscrire l'étude des sciences, et spécialement des mathématiques, dans l'éducation des jeunes gens qui se destinent à l'agriculture : je pense, au contraire, que cette étude peut leur être fort utile, et lorsque j'ai parlé d'un mathématicien, j'ai voulu désigner l'homme qui, par des études approfondies et par une longue habitude de l'application de cette science, a donné au cours de ses idées une direction qu'il n'est souvent plus en son pouvoir de changer ; et on peut dire, en général, que pour les hommes qui ont fait de l'étude des sciences l'objet principal de leurs occupations, un esprit éminemment observateur, souple et disposé à douter, est une condition particulièrement indispensable pour qu'il puissent espérer des succès dans la pratique de l'agriculture.

Les travaux de la magistrature ou du barreau forment assez souvent les précédents des hommes qui veulent se livrer à des occupations agricoles. Pour ceux-ci, le doute de la sagesse entre facilement dans leur esprit, car toute leur vie s'est passée à chercher la vérité entre deux opinions plus ou moins spécieuses : l'esprit d'ordre et l'esprit des affaires sont communément aussi leur partage : mais ils possèdent, rarement l'esprit d'observation des faits ; et l'expérience montre que, hors les cas très-rares d'une disposition individuelle tout à fait spéciale, ces hommes manquent ordinairement d'une qualité bien importante dans celui qui se place à la tête d'une entreprise de ce genre ; presque jamais ils ne possèdent l'art du commandement. Choisir les agents que l'on emploie ; reconnaître leur aptitude pour chaque genre de travaux ou d'occupation ; savoir accorder à chacun le degré de confiance qu'il mérite ; obte-